

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

XVIII

On sonnait pour la troisième fois, avec un redoublement de violence.

Lartigues sortit de la chambre à coucher, traversa la première pièce et ouvrit la porte.

Maurice Vasseur était sur le seuil.

Il salua.

À la vue d'un visage qu'il était certain de ne point connaître, Lartigues répéta la phrase qu'une demi-heure auparavant il avait adressée à son premier visiteur :

— Ne vous trompez-vous pas, monsieur ?

— Non... dit Maurice du ton le plus calme, non, si c'est bien ici l'appartement numéro 17, et si j'ai bien l'honneur de parler à monsieur Jules Thermis, domicilié habituellement à Bruxelles...

— Je suis Jules Thermis en effet... répliqua Lartigues en regardant le nouveau venu avec une sorte de stupeur, car un examen attentif lui prouvait de plus en plus qu'il le voyait en ce moment pour la première fois.

— Je vous prie donc, monsieur, de vouloir bien m'accorder un instant d'audience, reprit Maurice, j'aurais à vous entretenir d'une importante affaire...

Le faux Thermis sentit sa défiance s'éveiller.

Aussi s'empressa-t-il de répondre :

— Il existe certainement entre nous un malentendu... Je n'ai aucune affaire à Paris... Je voyage pour mon plaisir et, à moins que vous ne me soyez envoyé par un de mes amis de Bruxelles, il est impossible que vous ayez quelque chose à me communiquer... Il doit y avoir confusion de nom...

Maurice secoua la tête.

— Confusion de nom ? répéta-t-il. Pas la moindre... C'est parfaitement vous que je cherchais puisque vous êtes bien Jules Thermis et je vous suis adressé par un de vos amis.

— En ce cas vous avez une lettre de cet ami.

— Non, monsieur, aucune...

— Mais alors... commença Lartigues...

— Attendez ! interrompit Maurice. Il me suffira de quelques mots pour vous convaincre de la véracité de mon dire : Je suis venu trouver de la part de *Cinq-Quatre*, envoyé extraordinaire de Londres.

En entendant ces paroles, Lartigues plongea son regard dans les yeux du jeune homme, comme s'il avait espéré lire au fond de sa pensée.

Sous le poids de ce regard, Maurice demeura impassible.

— Que signifie cela se demandait le faux Thermis.

Cependant il s'effaça pour laisser le passage libre au visiteur, car les paroles précédentes s'étaient échangées sur le seuil, près de la porte ouverte.

— Veuillez entrer, monsieur, dit-il, je suis prêt à vous accorder les quelques minutes d'entretien que vous réclamez de moi.

Maurice passa devant Lartigues en s'inclinant avec une politesse de gentleman, et jeta un coup d'œil autour de la pièce.

Le maître du logis, qui continuait à examiner le nouveau venu avec attention, lui demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Vous le saurez dans un instant, monsieur, mais permettez-moi de vous adresser une question...

— Faites...

— Les choses dont je dois vous entretenir sont, je le répète d'une importance capitale, et personne excepté vous ne doit les entendre... Croyez-vous qu'ici les portes soient assez bien closes et les murailles assez épaisses pour défier l'oreille des curieux ?

Lartigues ouvrit la porte de la chambre où se trouvait Verdier.

— A cette question je réponds en vous priant de me suivre... dit-il. Là nous pourrions causer à notre aise, en pleine sécurité.

Maurice suivit son hôte mais, au moment d'entrer dans la chambre à coucher, il s'arrêta en voyant un prêtre.

Le faux Jules Thermis s'attendait bien à cette hésitation, aussi s'empressa-t-il d'ajouter.

— Entrez sans crainte, monsieur... Mon honorable ami l'abbé Méryss, que je vous présente, est en même temps l'intime ami de la personne qui vous adresse à moi ; je n'ai rien de caché pour lui, absolument rien.

Ces derniers mots furent prononcés avec une intonation toute particulière, qui les soulignait en quelque sorte.

Verdier, — que nous venons d'entendre nommer l'abbé Méryss, — examinait le nouveau venu avec une telle intensité d'attention qu'il en résulta pour ce dernier un instant de malaise ; mais, venu dans un but qu'il voulait atteindre à tout prix, battre en retraite ou se dérober lui semblait inadmissible.

En conséquence, il prit aussitôt son parti et entra en saluant le prétendu prêtre qui lui rendit son salut avec une extrême froideur.

— Asseyez-vous, Monsieur... dit Lartigues en avançant un siège, et puisque vous désirez causer, causons...

— Je croyais, monsieur, répliqua Maurice, vous avoir fait comprendre que je tenais à m'expliquer qu'à vous, à vous seul, le motif de ma visite...

— Vous me l'avez fait comprendre à merveille...

— Et bien ?

— Eh bien ! j'ai cru, moi, vous expliquer non moins clairement que M. l'abbé était mon ami intime, et que je n'avais rien de caché pour lui.

— Dois-je conclure de ceci que M. l'abbé fait partie de la société des *Cinq* ? demanda Maurice avec un redoublement de sang-froid.

Malgré son aplomb habituel, Verdier tressaillit violemment et changea de figure.

Une immense terreur l'envahissait.

Lartigues, comprenant ce qui se passait en lui, s'empressa de prendre la parole pour le rassurer.

— Monsieur, dit-il, est un envoyé de *Cinq-Quatre*...

— Un envoyé de *Cinq-Quatre* ! s'écria Verdier, *Cinq-Quatre* est à Paris ?

Tout en formulant cette question il regardait Maurice avec une expression de défiance qui ne pouvait échapper au jeune homme.

Celui-ci, sans paraître s'en apercevoir, ou tout au moins s'en préoccuper, répondit :

— Il est à Paris.

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu.

— Pourquoi n'est-il pas venu et vous a-t-il chargé d'une mission qu'il aurait dû remplir seul ?...

— Parce qu'à cette heure il lui est impossible de le faire...

— Impossible ! ! !

— Absolument et matériellement...

— Pour quelle raison ?

— Pour la meilleure de toutes... Jugez-en vous mêmes : *Cinq-Quatre*, membre de la société des *Cinq*, voyageant sous le nom de Jonathan Wild et venant de Londres à Paris, est mort...

— Mort ! répétèrent Lartigues et Verdier en se regardant.

Maurice fit un signe affirmatif.

— Et, continua Lartigues, comment est-il mort ?

— Assassiné.

— Assassiné ! s'écria Verdier. Assassiné, lui aussi ! j'en avais le pressentiment ! ! Ce n'était pas assez de Jenny ! ! Et l'assassin ? poursuivit-il en s'approchant par un mouvement brusque de Maurice impassible.

Ce dernier eut aux lèvres un étrange sourire.

Il salua successivement les deux hommes et répondit d'un ton glacial, tranchant comme une lame d'acier bien affilée :

— L'assassin... c'est moi.

— Vous ! ! s'écrièrent à la fois le prétendu Belge et le faux abbé.

— Parfaitement.

— Ah ! misérable ! ! !

Deux revolvers furent braqués en même temps sur la poitrine du meurtrier qui sourit et haussa les épaules.

Espérez-vous de me faire peur ? demanda-t-il. N'y comptez pas ! Je sais trop bien que vous ne commetrez point la sottise de me tuer... D'abord vous seriez effroyablement embarrassés de mon corps, ici, rue de Grammont, *Hôtel des Pays-Bas*, appartement numéro 17... Que diable en feriez-vous et comment expliquer de façon plausible un cadavre troué de balles de revolvers ?... Mais ce n'est pas tout... Jamais vous ne braveriez les reproches de Michel Brémont, l'exécuteur testamentaire d'Armand Dharville, ex-banquier à Londres, qui va bientôt vous mettre en possession de plus de deux millions chacun...

— Ainsi, vous êtes maître de nos secrets ? fit Verdier.

— De tous ceux du moins qui ont trait à l'héritage du banquier de Londres, mon Dieu, oui...

Le calme, ou plutôt le stoïcisme poussé jusqu'à l'impudence de ce jeune homme de vingt-cinq ans à peine, stupéfiait Lartigues.

— Et vous êtes venu vous jeter dans nos mains ?... dit-il d'un ton de menace.

— Sans hésiter... répondit Maurice. Oui, messieurs, je me suis jeté dans vos mains avec une entière confiance, certain que nous nous entendrions à merveille ; et la preuve que j'avais raison de le croire, c'est que vous voilà prêts à m'écouter et très désireux de me questionner... C'est naturel... Vous désirez savoir de quelles notes précieuses était porteur l'envoyé de Michel Brémont.

— Nous causerons de cela tout à l'heure, mais permettez-moi d'abord de vous entretenir un peu de moi et de commencer par un lieu commun, tout ce qu'il y a

au monde de plus *poncif* : L'homme au début de sa vie, est placé entre deux chemins, celui du vice et de la vertu !... On en a fait des peintures, des bas-reliefs et des apologues ! C'est un *cliché*, mais au fond c'est vrai... Il faut choisir, et quand on a choisi, il faut aller de l'avant, carrément...

— J'en arrive à moi...

— Venu au monde je ne sais ni où ni comment, car on a bien gardé vis-à-vis de moi et on garde encore le secret de ma naissance, je fus élevé par une femme à laquelle me confia ma mère inconnue.

— Cette femme, cette nourrice, possédant une demi-douzaine de rejetons légitimes, ne s'occupa du petit étranger que pour lui donner la pâtée et la niche, et nullement pour combattre et dompter les mauvais instincts qu'il pouvait avoir... Or, je n'avais que de ceux-là...

— Lorsque j'atteignis ma septième année, on me mit au collège ; j'y restai jusqu'à l'âge de vingt ans...

— Au risque de passer à vos yeux pour un *monsieur qui se gobe*, je suis bien forcé de convenir que le hasard m'avait doué d'une intelligence de premier ordre.

— Je fis de brillantes études, mais si je m'avisais de la science, je ne m'avisais point à la vertu, il s'en fallut même du tout au tout, car, à mesure que je passais de l'enfance à l'adolescence, mes instincts vicieux se développaient...

XIX

— Quand j'atteignis vingt ans, poursuivit Maurice, je considérais l'honnêteté comme une auperie, je trouvais que la vie doit avoir un but unique : la jouissance, et que pour atteindre ce but tous les moyens sont légitimes.

— Je le croyais ; je le crois encore.

— En sortant du collège je me trouvai la bride sur le cou, maître absolu de ma personne.

— La femme qui remplaçait ma mère ne s'occupait de moi que pour me remettre, à des époques fixes, des sommes insuffisantes.

— Je n'étais pas assez naïf pour demander à un travail sérieux les ressources qui me manquaient ! Je me jetai dans la vie d'aventures ; je profitai de tous les hasards heureux ; je devins joueur et joueur habile, sachant par mon adresse forcer la chance à se déclarer pour moi lorsqu'elle semblait vouloir me tenir rigueur...

— De tout cela je vécus tant bien que mal, plutôt mal que bien, mais je me répétais sans cesse : De tels expédients sont misérables !... Je me méprise moi-même en songeant qu'une simple maladresse de ma part suffirait pour m'envoyer en police correctionnelle et qu'alors je serais perdu... Il faudrait trouver une grande opération qui m'enrichirait d'un seul coup !...

— Et je comptais sur le hasard.

— Il me vint en aide en me mettant sur la piste du secret auquel vous allez devoir la fortune.

— Pour posséder ce secret, il fallait sacrifier un homme et une femme ; je n'hésitai pas... seulement je pris mes précautions afin de ne laisser derrière moi aucun indice qui pût lancer sur mes traces les limiers de la police...

— Il est impossible, vous entendez bien, IMPOSSIBLE, qu'on devine l'auteur du double assassinat dont les circonstances mystérieuses surexciteront dès demain la curiosité du monde entier...

— Quoi qu'on fasse, on n'aura jamais le mot de l'énigme sanglante.

— Vous me connaissez maintenant, messieurs, aussi bien que je me connais moi-même, puisque je viens de me montrer à vous à visage découvert...

— J'ai pris la place de l'envoyé extraordinaire arrivant de Londres et supprimé par moi, et je vous apporte les notes qu'il devait remettre, au chemin de fer du Nord, à M. Jules Thermin, de Bruxelles...

— Voilà pourquoi je suis ici...

Maurice se tut.

Verdier avait écouté non sans stupeur ce jeune homme dont le cynisme dépassait toute vraisemblance, et qui parlait comme de la chose la plus simple, la plus normale, du double meurtre qu'il venait de commettre.

Lartigues, lui, regardait Maurice avec une avide curiosité.

Il trouvait étrange et séduisante la physionomie de ce bandit parisien dont l'élégance était irréprochable, les traits charmants, les yeux doux, la voix bien timbrée, et les manières absolument correctes.

Tout en lui l'attirait, même ce cynisme dont s'étonnait le faux abbé Myriss.

Il voyait en Maurice un scélérat hors ligne, une sorte de génie du crime dont la prodigieuse intelligence devait enfanter des merveilles.

— Qui vous a mis sur la piste de notre secret ? demanda-t-il.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, messieurs, si vous le désirez, répondit le jeune homme, mais je dois d'abord vous rendre compte des papiers trouvés par moi dans le tabernacle du tombeau Kourawieff et grâce auxquels j'ai su l'adresse de M. Jules Thermin ; de ceux portés par votre messagère et de ceux, beaucoup plus importants, que j'ai soustraits à l'envoyé de Londres.

— Je dois en outre vous remettre les cent mille francs en billets de banque qui devaient être déposés dans le tombeau pour M. Thermin... Les voici...

Et Maurice tira de l'une des poches de son paletot la liasse de billets de banque qu'il plaça sur une table.

Lartigues et Verdier marchaient de surprise en surprise.

— Et maintenant, poursuivit le jeune homme prenant des papiers dans sa serviette d'avocat, voici vos notes :

— Primo : Celle que M. Thermin adressait à *Cinq-Deux*.

— Secundo : Celle de *Cinq-Deux*, (qui, sans doute, n'est autre que M. l'abbé Meyriss), répondant à M. Thermin.

Le jeune homme, tirant de sa serviette un nouveau papier, continua :

— Voici maintenant la pièce importante que vous attendiez et qui motive votre séjour à Paris. Veuillez la lire.

Et il tendit aux deux associés la copie du testament d'Armand Dharville.

Lartigues la prit et la lut avec attention, ainsi que Verdier qui s'était penché sur son épaule et lisait en même temps que lui.

— Douze millions sept cent cinquante mille francs ! s'écria-t-il les yeux flamboyants de cupidité.

— Ah ! Michel Brémont est un habile homme ! dit Maurice.

— Mais les notes dont parle le testament ? demanda Verdier.

— Voici la première, monsieur... répondit le jeune homme en présentant un papier au faux ecclésiastique. Elle a trait à Simone, la première fille de Valentine Dharville... Voyez.

Verdier prit la note et la parcourut rapidement.

— En voici une seconde, ajouta Maurice en exhibant un autre papier. Elle est importante, mais n'offre pas cependant l'intérêt de la dernière, qui explique clairement l'idée de Michel Brémont, qui m'a éclairé moi-même, et que je vous prie d'étudier avec beaucoup d'attention.

Le faux abbé prit le troisième papier et lut à haute voix ces lignes que nous connaissons déjà :

— " Armand Dharville est mort le 30 décembre 1876, — il importe de bien comprendre que si les deux enfants avaient cessé de vivre avant l'année révoquée et le jour fixé pour le partage de la fortune, cette fortune resterait aux mains de V***** qui la partagerait également entre les Cinq.

— Faire agir UNE CONSCIENCE FACILE en la surveillant "

Maurice exhiba son porte-cigares, y prit 1 rothschild l'alluma, en tira 2 ou 3 bouffées et dit :

— Ceci me paraît devoir se traduire d'une façon très précise par ces mots renfermant une recommandation prudente : Les Cinq ne doivent point agir ouvertement, mais trouver un homme intelligent, habile, sans scrupules, qui pour une somme convenue d'avance ferait adroitement disparaître les 2 enfants. L'idée n'est pas mauvaise, mais elle n'offre un danger...

— Lequel ? demanda Lartigues.

— L'homme employé, tout en étant un mercenaire chargé d'une besogne dont il ignorerait le but, pourrait avoir trop d'intelligence et chercher quelles raisons d'une importance capitale exigent la suppression des 2 filles de Valentine Dharville.

— Une fois le champ des suppositions ouvert devant lui il trouverait la vérité, ou tout au moins il s'en approcherait beaucoup.

— Dès qu'il aurait trouvé, il deviendrait votre maître au lieu de rester votre instrument, il ferait du chantage à la dernière minute et vous demanderait une grosse part de l'héritage...

— Le moyen de ne point céder, s'il vous plaît ?

— Et au cas de refus il vous dénoncerait, ou plutôt il avertirait moyennant finance la famille d'Armand Dharville, et vos beaux rêves d'héritage s'évanouiraient en fumée...

— Or, voici ce que, moi, je viens vous proposer...

— J'ai supprimé 2 personnes pour me mettre en possession de votre secret, et ce double meurtre vous est un sûr garant que je ne vous trahirai point ; je me suis livré à vous ; si maintenant je voulais vendre ce que je sais à Valentine Dharville, il vous suffirait d'un mot pour m'envoyer à l'échafaud, et c'est un voyage que j'espère bien ne faire jamais.

— Inutile d'ajouter que ma conscience est facile et que j'exécute d'une main sûre ce que j'ai résolu.

— Il manque un membre à l'association des Cinq, puisque j'ai envoyé dans un monde meilleur l'honorable Jonathan Wild.

— La perspective de partager avec vous les millions de feu Dharville me sourit infiniment et réalise mon *desideratum*, car j'ai toujours nourri l'espérance de vivre et de mourir dans la peau d'un millionnaire...

— Je puis être l'homme demandé par Michel Brémont, et je le serais, mais à la condition d'être admis à remplacer le mort dans la société des Cinq à laquelle, permettez-moi de l'affirmer sans vanité sottise et sans fol orgueil, ma collaboration à venir ne serait point inutile...

— J'ai dit.

— J'attends."

Lartigues ne pouvait s'empêcher d'admirer de plus en plus cette nature exceptionnellement perverse dont la hardiesse et le sang-froid lui paraissaient sublimes.

Il souriait.

— Vous êtes audacieux ! dit Verdier.

— Pardieu ! répliqua Maurice. L'audace fait vaincre l'impossible ou plutôt elle l'annihile.

— Vous êtes bien jeune.

— Trouvez-vous par hasard que ma grande jeunesse m'empêche de raisonner et d'agir ? Rien ne me surprend, rien ne m'émeut, rien ne m'inquiète... Mon âme est de bronze dans un corps d'acier ; la jouissance chez moi ne détruit pas la raison, et me laisse toujours maître de ma pensée et de ma parole...

— Vous nous offrez d'entreprendre avec nous la recherche des deux enfants de Valentine Dharville ?

— Oui.

— Et vous vous chargeriez seul de rendre la succession vacante ?...

— Par la suppression des héritières... acheva Maurice. Je suis prêt...

Lartigues et Verdier échangèrent un regard.

La physionomie tranquille et ouverte, le regard très doux, la voix très calme de cet homme de vingt-quatre ans à peine, parlant d'assassiner deux jeunes filles comme il aurait parlé d'une partie de plaisir, faisait passer de petits frissons sur l'épiderme du faux abbé Meyriss.

XX

Maurice continua :

— Maintenant vous connaissez mes principes et mes ambitions, donc ne me demandez plus rien... Vous avez besoin d'un gaillard solide et sûr... je suis le gaillard qu'il vous faut, et je vous le prouverai bien quand vous aurez fait de moi l'un des vôtres... Allons, décidez-vous !

— Un instant encore... dit Verdier. Une dernière question... Vous nous avez affirmé que vos mesures étaient prises pour qu'il fût impossible de découvrir en vous l'auteur du double crime commis la nuit passée...

— J'en ai la certitude.

— Comment avez-vous été amené à commettre ce crime ? Qui vous a mis sur la piste de notre secret ?

— Vous tenez à le savoir ?

— Absolument.

— Je vais donc vous l'apprendre mais je vous préviens que la découverte du secret dont il s'agit ne m'a coûté ni grands efforts d'intelligence, ni savantes combinaisons... C'est à vous M. l'abbé Meyriss, que je dois cette découverte...

— A moi ! fit Verdier stupéfait.

— Oui.

— C'est impossible !

— Attendez avant de juger... C'était il y a neuf jours...

— Neuf jours !... répéta le faux prêtre.

— Au bois de Vincennes... Ne vous souvenez-vous pas ?...

— Non.

— Je vais donc aider votre mémoire... Rappelez-vous que vous lisiez une lettre...

La lumière se fit brusquement dans l'esprit de Verdier.

— Une lettre de Michel Brémont !... s'écria-t-il.

— Tout juste !

— Mais, cette lettre, après l'avoir lue, je l'avais déchirée et j'en avais semé les morceaux aux vents...

— C'est exact.

— D'ailleurs, j'étais seul...

— Non, car tout près et à votre insu se trouvait un promeneur attendant quelqu'un et séparé de vous par un petit massif d'arbres verts qui lui permettait de vous suivre du regard à travers les branches. Ce promeneur, c'était moi... Je vous examinai, sans la moindre arrière-pensée, par désœuvrement pur... Je vous vis lire une lettre, la déchirer, en jeter les fragments et vous éloigner. J'avais été frappé de l'expression de votre visage pendant la lecture de l'épître... La surprise et la joie s'y peignaient tour à tour... Cela m'intrigua. Un homme intelligent et plein d'expérience avait dit un jour devant moi que la lettre qu'on déchire en petits morceaux, après l'avoir lue, renferme neuf fois sur dix un secret de quelque valeur.

— Je me rappelai cela ; je résolus d'expérimenter la justesse de l'aphorisme que je viens de citer. Lorsque vous fûtes parti, je ramassai les morceaux épars de votre lettre et je les serrai dans mon portefeuille, avec l'intention de les assembler chez moi comme on assemble les pièces d'un jeu de patience, et de reconstruire d'un bout à l'autre la missive qui venait de produire sur vous une impression si vive...

— C'est ce que je fis le soir même en collant avec de la gomme les parcelles sur du papier à décalquer, ce qui me permettait de lire le recto et le verso de la lettre...

— Elle était sans importance... dit Verdier.

— Oui, répliqua Maurice, elle semblait insignifiante, peu conviens... Elle l'aurait été tout autre que pour moi, mais c'est précisément son insignifiance apparente qui me fit découvrir sa réelle importance... J'ai étudié par hasard avec un de mes amis, curieux de ces sortes de choses, les correspondances *chiffrées* et à grille... Je connais cent manières d'écrire grâce auxquelles un indiscret ne peut trouver le véritable mot de la correspondance... J'avais chez moi de nombreuses grilles... Je les adaptai successivement à la lettre recomposée... L'une d'elles—(dont l'ambassadeur d'Angleterre se servait, paraît-il, il y a vingt ans); s'ajusta merveilleusement... Grâce à elle je déchiffrai l'épître sans la moindre peine...

— Il est d'une force étonnante ! murmura Lartigues plus enthousiasmé que jamais...

Verdier restait muet et songeur.

Maurice exhiba son portefeuille, l'ouvrit et en tira deux papiers.

— Voici les morceaux réunis de votre lettre, dit-il, et voici la grille qui m'a permis d'en découvrir la clef.

Il étendit sur la table la lettre reconstruite, et sur

cette lettre il appliqua une feuille de papier percée de petits carrés également distancés, puis il continua :

— Les mots apparaissant dans les découpages sont les seuls qui aient une valeur et voici quelles phrases ils composent :

— *Affaire magnifique.—Comme toujours, déposer correspondance au Père-Lachaise, au tombeau Kourawieff, dans le tabernacle de l'autel. V** ira la prendre et y mettra réponse.—Éviter de se voir et de se compromettre.—Ce moyen de communication rendra toute surprise impossible.—L'envoyé de Londres V*** sera bientôt à Paris.*

— Vous comprenez à merveille, poursuivit Maurice, que ceci devait éveiller au plus haut point ma curiosité... Le difficile était de trouver le tombeau afin d'y suivre vos agissements, ou les agissements de celui ou de ceux que vous chargiez d'aller y porter votre correspondance...

— C'était difficile, mais non pas cependant impossible...

— Je découvris un moyen.

— Sans être un savant polyglotte, je parle assez facilement une demi-douzaine de langues, parmi lesquelles l'anglais, le russe et l'italien.

— Je me fis une tête, je revêtis un costume d'Anglais touriste, et je me rendis au Père-Lachaise où je baragouinai à un gardien, en français de haute fantaisie, avec un accent britannique plein de saveur, que je désirais visiter les tombeaux importants du cimetière.

— Le gardien parut quelque peu surpris de cette fantaisie funèbre en plein cœur d'hiver, mais néanmoins il me procura un guide qui me fit admirer pendant deux heures les beautés de la nécropole, me conduisant de sépulture en sépulture, et je vous assure que ses explications ne tarissaient pas ! Quelle platine ! Tout au plus me laissa-t-il la possibilité de placer un *ah yes !* bien senti... Le cimetière est le domaine de ces gens-là... ils en vivent... ils en connaissent les moindres recoins... Je fis comprendre au guide que je désirais voir le tombeau de la famille Kourawieff... Il m'y conduisit et, à propos de cette tombe, il me raconta une histoire singulière... le meurtre de ce fameux Kourawieff... C'est sans parler d'un assassin distingué... C'est son mot... Ne vous semble-t-il pas original ?

En entendant la dernière phrase de Maurice, Lartigues ne put s'empêcher de tressaillir.

Il jeta à la dérobée un regard au faux ecclésiastique qui écoutait avec une profonde attention.

Maurice continua :

— Il m'apprit ensuite que l'exhumation du corps de la comtesse et son transport en Russie avaient eu lieu un an après sa mort violente.

— Je savais où le tombeau se trouvait situé. C'était le principal. Le reste m'importait peu.

— Je mis dix francs dans la main de mon cicerone, et je quittai le cimetière...

— Tout cela est fort bien conduit !... dit Lartigues... Je vous écoute avec le plus grand plaisir... Votre activité me charme... à vingt ans nous étions ainsi...

— Le lendemain je levais avec de la cire à modeler l'empreinte de la serrure, repris Maurice ; le surlendemain j'avais une clef qui me permettait d'entrer dans le tombeau... J'avais apporté tout un trousseau de petites clefs... l'une d'elles ouvrait le tabernacle. Chaque jour je vins prendre lecture de votre correspondance, que je me gardais bien de soustraire et qui me mettait au courant de vos affaires, intéressantes au plus haut point...

— Mais, demanda Verdier, pour quoi avoir frappé la femme qui nous servait de messagère ?

— Eh ! je n'avais nullement l'intention de tuer la pauvre créature, puisque sa mort ne me servait à rien... répliqua Maurice. Un malheureux hasard m'a mis dans la nécessité de commettre ce meurtre... Hier, à 3 heures, je m'étais introduit comme de coutume dans le tombeau, pour y lire la réponse à la note déposée la veille par M. Jules Thermiss...

— Au moment où j'allais ouvrir le tabernacle, j'entendis une clef grincer dans la serrure de la porte de bronze, et cette porte tourner sur ses gonds.

— Je me jetai en arrière et je voulus m'accroupir derrière l'autel.

— Je n'en eus pas le temps...

— Votre messagère entra.

— Elle s'effraya en m'apercevant et jeta un cri.

— La peur de voir tout mon plan découvert, et par cela même irréalisable, s'empara de moi.

— Je me jetai sur cette femme si mal à propos venue, et je la frappai...

— Tonnerre du diable ! la gaillarde était énergique... Elle se défendit comme une lionne... Elle voulait me mordre et me donna beaucoup de mal... Ce fut dans cette tombe une effroyable lutte... A la fin je fus le plus fort... la femme mortellement frappée, s'abattit et ne bougea plus.

Je pris alors sur elle les notes qu'elle apportait et la liasse de billets de banque que je vous ai remise tout à l'heure, puis je sortis ; je refermai la serrure afin de retarder autant que possible le moment où M. Jules Thermiss apprendrait que votre secret était découvert, et je regagnai mon domicile où je m'empressai de lire la dernière note.

— Cette note annonçait pour une heure après minuit l'arrivée à Paris d'un envoyé de Londres apportant le mot de l'énigme que je brûlais d'éclaircir.

— L'occasion était belle...

— Je résolus de la mettre à profit.

XXI

Maurice poursuivit :

— Aucune précaution n'est inutile quand on veut dérober sa piste aux curieux de la police.

— Au lieu de gagner la plus prochaine place de fiacres, j'allai prendre une voiture hors de Paris, à la porte d'un cabaret, et je donnai l'ordre de me conduire à la gare du Nord, où j'attendis l'envoyé de Londres.

— Je le reconnus à son bras en écharpe ; je prononçai le mot de ralliement ; il monta sans défiance avec moi et, dans le trajet de la gare du Nord à la rue Montorgueil, je le tuai pour prendre ses papiers.

— Vous savez le reste.

— Maintenant il s'agit de conclure.

— Du premier coup j'ai trouvé mon idéal : une immense affaire qui m'enrichira si j'en suis.

— Me croyez-vous capable de mener à bien cette affaire en m'aidant de vos conseils et de votre expérience ?

— Me jugez-vous digne de remplacer celui que j'ai frappé, et m'accorderez-vous la confiance que vous mettiez en lui ?

— Pour la seconde fois, je vous dis : Décidez.

Lartigues tendit la main au jeune homme.

— Vous méritez toute ma sympathie, cher monsieur, s'écria-t-il, et je ne vous la marchanderais pas... J'aime votre nature primesautière, et votre énergie m'enchantent ! Tel vous êtes aujourd'hui, tel j'étais à votre âge... Il me semble revivre en vous, et si j'avais un fils, je voudrais qu'il vous ressemblât.

— Merci de votre bonne opinion, M. Thermiss ; je la justifierai... répondit Maurice en serrant avec effusion la main tendue.

— Moi aussi je vous apprécie, fit Verdier à son tour. Vous avez la décision, l'adresse et le sang-froid... Ce sont des qualités précieuses qui vous rendent digne, selon moi, d'obtenir la faveur que vous sollicitez...

— Alors je suis des vôtres !... s'écria le jeune homme rayonnant.

— Diable ! vous allez trop vite en besogne...

— Comment ?

— Songez que Thermiss et moi nous ne sommes pas seuls...

— Vous n'êtes plus que quatre...

— Oui, mais deux de ces quatre ne vous connaissent point encore, et ils ont voix au conseil comme nous... Nous ne pouvons rien décider sans eux...

— Concluez !... fit Maurice avec impatience.